

L'agentivité, une incursion des neurosciences en psychopathologie

Une rubrique bimestrielle pour comprendre les concepts utilisés en psychiatrie... de la pratique vers la théorie et de la théorie vers la pratique. Un double mouvement.

« Je suis perdu ! Quelqu'un possède mon âme et la gouverne ! Quelqu'un ordonne tous mes actes, tous mes mouvements, toutes mes pensées. Je ne suis plus rien en moi, rien qu'un spectateur esclave et terrifié de toutes les choses que j'accomplis. Je désire sortir. Je ne peux pas. Il ne veut pas ; et je reste, éperdu, tremblant, dans le fauteuil où il se tient assis. Je désire seulement me lever, me soulever, afin de me croire maître de moi. Je ne peux pas ! Je suis rivé à mon siège ; et mon siège adhère au sol, de telle sorte qu'aucune force ne nous soulèverait. Puis tout d'un coup, il faut, il faut, il faut que j'aille au fond de mon jardin cueillir des fraises et les manger. Et j'y vais. Je cueille des fraises et je les mange ! Oh mon Dieu ! Mon Dieu ! Est-il un Dieu ? S'il en est un, délivrez-moi, sauvez-moi !... ».

Ce que décrit Guy De Maupassant dans le *Horla* (1) est au cœur de l'expérience psychotique. Autrui fait irruption dans ses propres pensées et peut aller jusqu'à en prendre le contrôle. Automatismes mentaux, syndrome d'influence, hallucinations... sont les termes issus de la sémiologie psychiatrique classique pour décrire les différentes formes de ce trouble de l'expérience subjective de soi, où actes et pensées échappent à son auteur.

■ Qui agit ?

Si l'étude de ces troubles est essentiellement l'objet de la psychologie clinique et psychopathologique aujourd'hui, les sciences cognitives s'aventurent sur ce terrain. La clinique des psychoses met particulièrement à l'épreuve l'étude des mécanismes de la représentation de soi et d'autrui, issus du mouvement qui étudie la notion de « théorie de l'esprit ». Cette dernière n'est pas une production scientifique, mais une « théorie spontanée ». C'est une fonction mentale complexe qui permet d'accéder à la vie psychique d'autrui. Cette notion s'origine dans les approches éthologiques qui étudient comment un animal peut prédire le comportement de ses congénères.

C'est la psychopathologie du développement qui a intégré cette notion dans son approche de l'autisme. Il s'agit alors de repérer à quel moment un enfant peut adopter le point de vue de l'autre. C'est-à-dire quand il peut à la fois se représenter sa pensée, se mettre à sa place en quelque sorte et aussi distinguer ses propres pensées de celles d'autrui. Bien sûr, les enfants autistes rencontrent des difficultés majeures dans ce type de tâches. Chez eux, la description des troubles de la « théorie de l'esprit » ne fait que confirmer les troubles d'accès à l'intersubjectivité décrits par la psychopathologie clinique.

Cette notion globale est reprise et décomposée par les

sciences cognitives qui s'appuient notamment sur la découverte des « neurones miroirs » (2) pour définir les opérations mentales et les réseaux neuronaux impliqués par l'établissement d'une « théorie de l'esprit ».

« L'agentivité » est une de ces opérations mentales qui rend compte des processus complexes permettant de se sentir l'auteur et le sujet de ses actions. Pour Nicolas Georgieff (3), cette approche permet de faire basculer la conception psychiatrique classique qui considère l'hallucination comme une « perception sans objet ».

Selon lui, l'hallucination est une « action sans sujet », exprimant la difficulté du sujet à s'attribuer ses propres actes, et pensées. L'agentivité n'est pas une donnée du fonctionnement cérébral procurant une conscience centrale et immédiate des actes. C'est un processus qui fonctionne en « après-coup », qui réinterprète rétrospectivement les actions en fonction d'éléments contextuels. Ce système repose sur la constitution d'un « autrui virtuel » au sein des processus cognitifs permettant un codage social des actions. La psychose révèle alors un dysfonctionnement de ce système social du codage de l'action impliqué dans de nombreuses fonctions, dont l'imitation, l'attribution des actions et des intentions, l'empathie... Nous sommes là bien loin d'une approche comportementale de l'être humain.

■ L'intérêt pour les soins

Sous l'effet de la psychose, l'invisible frontière qui sépare ses propres pensées de la réalité externe et de la rencontre avec les pensées d'autrui subit des effractions, perd toute fiabilité. La psychose peut être pensée comme une pathologie de l'empathie, de la constitution d'autrui au sein même de son propre esprit. Mais ces travaux soulignent que des approches rivales ne sont pas nécessairement ennemies. Les pathologies mentales sont trop complexes pour être envisagées au sein d'un seul corpus théorique. Les avancées des sciences cognitives dans le domaine de la psychopathologie doivent permettre d'ouvrir un débat fructueux avec les approches issues de la psychologie du développement et la psychanalyse.

Vincent Di Rocco, psychologue, Annecy (74).

1- De Maupassant G., *Le Horla et autres récits fantastiques*, Le Livre de Poche.

2- Il s'agit de neurones activés de la même façon lorsque le sujet exécute une tâche ou lorsqu'il observe quelqu'un exécutant cette même tâche.

3- Nicolas Georgieff est psychiatre au centre hospitalier du Vinatier, professeur à l'Université Lyon1 et chercheur à l'Institut des Sciences Cognitive de Lyon.